

12 jeunes artistes du Liban

**3^e initiative du Fonds
Claude et France Lemand**

**Dans le cadre de l'exposition
Lumières du Liban.
Art moderne et contemporain
de 1950 à aujourd'hui**



INSTITUT
DU MONDE
ARABE



Fonds Claude & France Lemand - IMA

Appel aux Jeunes Artistes du Liban

3^e initiative du Fonds Claude et France Lemand

Avec le soutien de M. Jack Lang, président de l'Institut du monde arabe, le Fonds Claude et France Lemand et le Musée de l'Institut du monde arabe ont invité les jeunes artistes du Liban, âgés de 21 à 35 ans, à élaborer une œuvre artistique personnelle, pour évoquer la ville de Beyrouth comme ils la sentent, la voient ou l'imaginent, dans le médium de leur choix.

2

Un comité composé de trois personnes a examiné les cent-trente projets que les candidats lui ont fait parvenir, entre le 1^{er} septembre et le 31 octobre 2020, et en a choisi onze, selon le seul critère de leur qualité artistique. Le fonds Claude et France Lemand-IMA a aidé les artistes à produire leurs œuvres, quand cela s'est révélé nécessaire, les a acquises et offertes au musée de l'Institut du monde arabe, qui est un « Musée de France ». Elles font désormais partie des collections inaliénables du musée. Elles sont actuellement montrées dans le cadre de l'exposition « Lumières du Liban », du 21 septembre 2021 au 2 janvier 2022.

12 jeunes artistes du Liban

- **Page 4** Sara ABOU MRAD (Liban, née en 1988),
La Promenade de la Mariée, 2020. Acrylique sur toile,
125 x 230 cm. + *Afrique*, 2020-21. Cahier de 26 dessins,
33 x 25 cm
- **Page 6** Anas ALBRAEHE (Syrie-Liban, né en 1991), *Dream
Catchers*. Autoportrait, 2020. Huile 114 x 146 cm
- **Page 7** Philippe AUDI-DOR (Liban-France, 1989), *Les Brisés*,
2020. Objet, environ 11 x 40 x 30 cm
- **Page 8** Nader BAHSOUN (Liban, né en 1995),
A la recherche de Beyrouth, 2020. Six photos
- **Page 9** Sara CHAAR (USA-Liban, née en 1986), *Empreinte*,
2021. Acrylique, 154 x 205 cm
- **Page 11** Ieva Saudargaitė DOUAIHI (Lituanie-Liban,
née en 1988), *Le Dernier Temps*, 2020. Photo
- **Page 12** Tarek ELKASSOUF (Liban-Australie, né en 1985),
Yalla Tnâm, Yalla Tnâm, 2020. Sculpture en cuivre
- **Page 13** Hala EZZEDDINE (Liban, née en 1989), *Beyrouth 1*,
2020. Acrylique 170 x 197 cm
- **Page 14** Marc GUIRAGOSSIAN (Berlin-Liban, 1995),
Sans titre, 2017. Huile, 150 x 130 cm
- **Page 15** Yazan HALWANI (Liban, né en 1993), *Aéroport.
Salle d'attente*, 2019. Acrylique sur toile, 150 x 150 cm
- **Page 16** Elias NAFAA (Liban, né en 1997), *Ruines
intemporelles*, 2020. Installation 300 x 280 x 280 cm
- **Page 17** Loyal NAKHLE (Côte d'Ivoire-Liban-Espagne, 1992),
News from Home, 2020. Vidéo

Sara Abou Mrad [Liban, 1988]

La Promenade de la mariée, 2020 | Afrique, Collioure, 2020-2021

Images de rêve

Sara Abou Mrad est née en 1988 à Wadi Chahrour, près de Beyrouth, dans une famille croyante et conservatrice. Diplômée des Beaux-Arts de l'Université libanaise, elle a créé, en 2010, un département artistique au sein de l'école de Sainte-Anne des Sœurs de Besançon (Beyrouth) où elle a enseigné. Elle a également créé, en 2016, un programme de formation destiné aux enfants aveugles pour l'ONG « Empowerment Through Integration ».

La peinture de Sara Abou Mrad traduit l'univers onirique qu'elle s'est créé depuis l'enfance et dont l'héroïne est son double, tardivement baptisé « Matilda » (2015). Un double dont elle avoue : « *Elle est devenue ma cure, mon refuge, ma consolation. Elle raconte à travers des mises en scènes mes sentiments, les contrariétés subies, les ruptures, les changements survenus dans ma vie, les angoisses qui m'accablent parfois, et récemment, la renaissance, par la joie et l'amour retrouvé.* »

Ses tableaux font penser à la définition qu'André Breton donnait des « images de rêve » dans son roman *Nadja* (1928) [...]. Son univers se rapproche en effet du surréalisme. Cela explique sans doute la présence, dans sa peinture, de références aux grands maîtres (*Autoportrait en Vénus*, 2021), de flores improbables et parfois inquiétantes, terrestres et aquatiques, d'une faune surprenante et parfois hybride, de symboles religieux ou rituels, d'anges ou encore d'un être central, sexué, animal anthropomorphe qu'elle nomme « le Lion » ou son « amoureux ». Ses personnages sont en éternel mouvement ; ils évoluent dans le ciel, dans l'eau, défient la gravité. Sa palette est vive, mais réserve au regardeur des nuances, des jeux de transparence semblables à ceux de l'aquarelle.

Chaque œuvre raconte une histoire. Ainsi, *La Promenade de la mariée* (2020) décrit-elle douze étapes de la vie de Matilda, du « Grand mariage » à « l'Assomption ». *La Rencontre* (2020), raconte la rencontre de Matilda et du Lion. *Le Voyage onirique* (2021) est une narration, sur le mode imaginaire, de la relation amoureuse de Matilda et du Lion sur fond de voyage à Paris. Dans ces toiles de grand format, tout est crypté, chaque détail a son importance pour en permettre l'interprétation.

Sara Abou Mrad a participé à plusieurs expositions collectives, notamment au Liban (Beirut Art Fair), au Luxembourg, aux Pays-Bas, en France, en Suisse, au Royaume-Uni, en Italie et au Qatar. Ses œuvres ont été couronnées de plusieurs prix, dont celui de l'Institut Goethe (2011, 2013), de la Beirut Design Week (2015) et de l'Accademia di Belle Arti de Bologne (2017). Lauréate du concours « Appel aux jeunes artistes du Liban » lancé par le Fonds Claude et France Lemand, une peinture et un cahier de 26 de dessins ont rejoint le fonds permanent du Musée de l'IMA. Elle a enfin été reçue

en résidence d'artiste à la Cité internationale des Arts de Paris en 2020, grâce à une bourse de l'Institut français du Liban.

Thierry Savatier,
historien d'art, août 2021

Des forêts de symboles

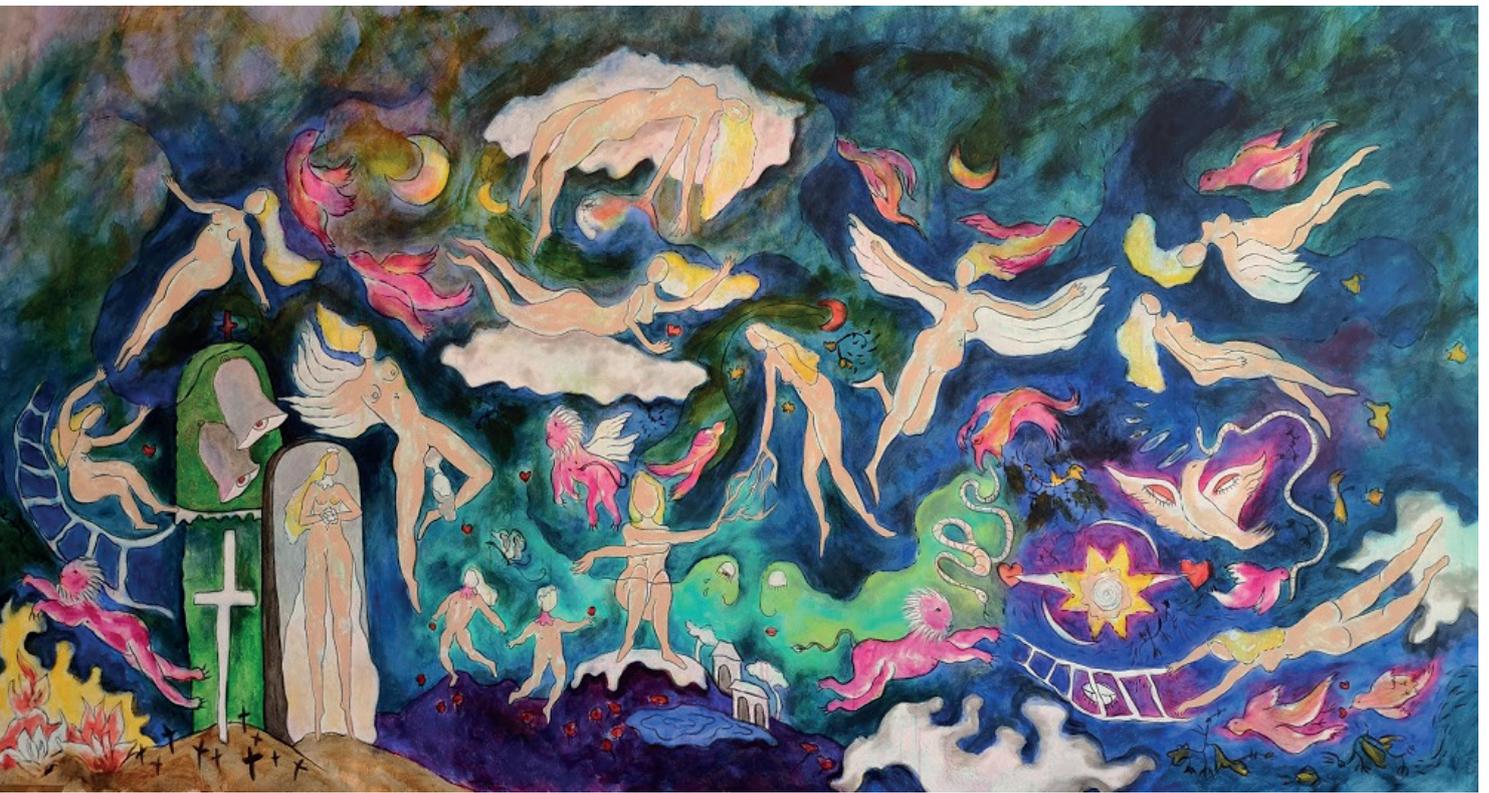
Sara Abou Mrad est ce qu'on appelle un phénomène, une sorte de météore en provenance du Liban, cette terre où se rencontrent Orient et Occident et qui a donné au monde les mythes d'Europe et d'Adonis. L'œuvre picturale de Sara se situe précisément au confluent de ces deux cultures et se nourrit de mythes créés par son imagination fertile, comme Matilda, cette femme aux seins lourds qui survit à toutes les épreuves, ou Sleeper, ce bonhomme manchot qui marche obstinément.

Les œuvres de Sara Abou Mrad résultent d'une synthèse, d'une recomposition, traduisant des émotions mêlées à la fois à des rêves, des envies, des souvenirs et des désirs. D'où son style symbolique, surréel et onirique, qui rappelle par moments l'univers de William Blake. Signes et symboles, puisés dans la faune et la flore, la ville et la religion, engendrent le mystère et offrent une perspective ascensionnelle. Le souci décoratif s'y allie à la spiritualité ; et l'érotisme mène à une fusion du corps et de l'esprit, qui tend par le désir vers le divin, dans une démarche qu'on retrouve dans le soufisme.

Les œuvres picturales de Sara sont rigoureusement structurées en une succession de plans. Ses histoires, peuplées d'anges ou de créatures étranges, se déroulent souvent entre Ciel et Terre, ce qui nous donne l'impression d'un songe énigmatique. Elle aime construire ses dessins en adoptant différentes compositions, plus ou moins complexes, comme la composition symétrique dans *L'Union un Jour*, décentrée dans *Le Cirque du Soleil*, horizontale dans *Le Sommeil*, triangulaire dans *Autoportrait en Vénus*, basée sur des diagonales comme dans *La Promenade de la Mariée*, fermée dans *La Danse du soir*, ouverte et verticale dans *La Rencontre*.

La transparence des couleurs est également remarquable chez l'artiste, qui déclare à ce propos : « *J'ai opté pour cette technique de peinture, car elle ressemble le plus à mon âme comme à mes émotions, qui sont toujours à fleur de peau.* » La superposition des couches de couleurs, les nuances des tons insufflent un effet magique à ses œuvres. Des ciels tantôt violets, bleutés, rosâtres ou jaunâtres, veloutés ou satinés accentuent l'ambiance envoûtante de l'atmosphère. Des contrastes forts et harmonieux, distribués en équilibre sur la surface des toiles chargées de détails, surprennent le regard et participent à la singularité de l'ensemble.

Alexandre Najjar,
écrivain, directeur de L'Orient littéraire



Sara Abou Mrad, *La Promenade de la mariée*, acrylique sur toile, 125x235 cm, 2020. Donation Claude et France Lemand. © Musée de l'Institut du monde arabe.

Sara Abou Mrad, *Afrique, Collioure*, cahier de 26 dessins, 33 x 25 cm, décembre 2020-janvier 2021. Donation Claude et France Lemand. © Musée de l'Institut du monde arabe.



Anas Albraehe [Syrie-Liban, 1991]

Paris. *Dream Catchers. Autoportrait*, 2020 | *Manal*, 2014



6

Anas Albraehe est un artiste syrien né en 1991. Il est le cadet d'une famille habitant dans une région dominée par les activités rurales. Après avoir obtenu une licence en peinture et dessin à l'Université des Beaux-Arts de Damas en 2014, il s'est installé à Beyrouth où il a obtenu, en 2015, une maîtrise en psychologie et art-thérapie à l'Université libanaise. Il vit au Liban où il pratique la peinture et la performance théâtrale.

Profondément attaché à son territoire d'origine, il puise ses sources d'inspiration dans l'environnement dans lequel il vit, parmi les êtres qu'il croise ou fréquente, ainsi que dans sa propre expérience. De sa palette colorée, qui n'est pas sans rappeler Gauguin et (surtout pour les portraits) Matisse, il explore avec acuité les femmes de Suweyda, son village syrien, aux champs, qui vivent en harmonie avec la nature et dont il perçoit leur fonction de passeur dans la notion multimillénaire de fécondité (*Mother Earth*).

Par ailleurs, sans voyeurisme, il couche sur la toile le sommeil profond des travailleurs réfugiés, si harassés par leur journée qu'ils ne prennent pas le temps de retirer leurs vêtements pour s'endormir (*The Dream Catcher*).

Quant à la série qu'il consacre à une voisine trisomique d'une quarantaine d'années (*Manal*) dont on sent qu'elle joue pour lui autant le rôle de muse que de modèle, elle est empreinte d'une sidérante humanité. Sans doute l'artiste

pense-t-il avec raison que la vibration des couleurs traduit des états d'esprit qui échappent à la conscience et ne se révèlent que dans l'œil du regardeur. Cela explique peut-être l'extrême empathie qui s'exprime dans les scènes de genre et les portraits de cet observateur bienveillant et attentif de ce qu'il y a de plus fascinant chez l'être humain : l'altérité. Anas Albraehe est lauréat du programme de résidences de l'Institut français à la Cité internationale des Arts à Paris. Il a participé à plusieurs expositions collectives, en particulier à Bahreïn (2015), à Beyrouth (2016), au Koweït (2018) et à Washington D.C. (2019). Parmi ses expositions personnelles, on peut citer «Mother Earth» à la galerie Agial (Beyrouth, 2018), «The Dream catcher» à l'ArtSpace Hamra (Beyrouth, 2017) et «Manal» à Wadi Finan Art Gallery (Amman, 2017).

Thierry Savatier, juillet 2021

Anas Albraehe, *Dream Catcher, Self-Portrait (Attrapeur de rêve, autoportrait)*, huile sur toile, 114x146 cm, 2020.

Donation Claude & France Lemand.
© Musée de l'Institut du monde arabe

Anas Albraehe, *Manal*, huile sur toile, 44 x 35 cm, 2014. Don de l'artiste. Fonds Claude et France Lemand-IMA.

© Musée de l'Institut du monde arabe

Les Brisés, 2020



Philippe Audi-Dor est né en Suisse de parents Franco-Libanais, sa passion pour les films emmène Philippe Audi-Dor au Royaume-Uni où il étudie le cinéma et la sociologie. À l'issue de ses études, il réalise un premier long-métrage indépendant (*Wasp*), puis travaille comme assistant réalisateur à Londres. En 2020, Il emménage à Paris pour suivre l'Atelier Scénario de la FEMIS où il développe l'écriture de son prochain film.

En parallèle de sa carrière de réalisateur, Philippe continue d'explorer le monde de la narration visuelle en s'adonnant à la photographie et aux arts plastiques.

Partagé entre l'Europe et le Liban, il souhaite utiliser son art pour créer un pont entre ces deux régions du monde.

Sur *Les brisés*

« Tel un cri du cœur, cette œuvre est née de l'horreur de l'été 2020. Alors que le Liban implose déjà sous le poids de la corruption, le port de Beyrouth explose à moins d'un kilomètre de notre appartement. Nos vitres volent en éclats et les dé-

bris de verre s'empalent dans nos murs, déchirent nos souvenirs, s'incrument dans nos sols. Dans d'autres maisons, ce même verre blesse, aveugle, tue.

Les Brisés est créé à partir de morceaux récupérés chez nous et reflète autant la douleur que les questionnements que je ressens face au Liban d'aujourd'hui. Récupérant ces bouts de verre, ma première envie, fulgurante, fut de les coller ensemble. "Recoller les morceaux", tout simplement, afin de former la carte d'un Liban blessé mais soudé. L'irrégularité des débris était telle que le processus s'est cependant avéré impossible, comme un inquiétant reflet de la situation actuelle du pays.

Quitte à ne pas pouvoir "recoller les morceaux", autant trouver un moyen de les maintenir en place. J'ai finalement opté pour l'utilisation d'épingles, dont la forme évoque pour moi la silhouette d'hommes : 204 épingles auront ainsi été utilisées pour soutenir les débris qui forment cette carte.

Ce nombre n'est pas le fruit du hasard, mais bel et bien à l'image des 204 victimes de l'explosion. Pourquoi ? Parce qu'il me semble que l'un des derniers sentiments qui est encore partagé par tous les Libanais, qui nous soude un tant soit peu, c'est la douleur commune d'avoir perdu des proches, des voisins et des compatriotes innocents. Aujourd'hui, cette souffrance, déjà trop de fois répétée, prend la forme des victimes du 4 août. Ces 204 épingles qui maintiennent ce Liban brisé, sont l'image de ces morts qui nous donnent encore la force de tenir, de nous battre pour un futur plus juste, et de ne pas laisser le Liban éclater de façon irrémédiable... Les 9 épingles qui flottent autour reflètent quant à elles les 9 personnes portées disparues depuis le drame.

Si la carte du Liban flotte ici dans un espace noir, c'est pour effacer toute trace de pays limitrophes, qui sont bien souvent blâmés pour nos malheurs. En effet, si le Liban se trouve aujourd'hui dans une situation si désastreuse, c'est bien à cause de démons issus de notre propre main.

Enfin, cette œuvre est exposée dans une boîte en verre. Métaphore d'un cercueil ou d'un lieu protecteur où prendre le temps de panser (et penser) nos plaies ? L'avenir nous le dira. En reflétant leurs visages dans ses débris de verre, *Les Brisés* interpelle ses spectateurs pour leur poser une question : "Pourrions-nous rester un pays uni sans nous appuyer sur la douleur de notre passé ?" »

Philippe Audi-Dor

Philippe Audi-Dor, *Les Brisés*, objet fait de morceaux de verre rassemblés par 216 épingles pour reconstituer une carte du Liban, environ 30 x 10 x 1 cm, 2020.

Donation Claude & France Lemand.

© Musée de l'Institut du monde arabe

Nader Bahsoun [Liban, 1995]

À la recherche de Beyrouth, 2020-2021



8 Nader Bahsoun, 25 ans, est photographe, directeur de la photographie et illustrateur. Né à Tyr dans le sud du Liban, il arrive à Beyrouth en 2014 pour y suivre des études d'audiovisuel à l'Université libanaise. En tant que chef opérateur, il a assuré l'image de divers projets allant de la fiction au documentaire, de films institutionnels, de vidéos clips ou d'œuvres plus expérimentales. L'image en mouvement arrive dans la continuité de son travail photographique, qui reste son langage privilégié et qu'il ne cesse de développer et d'expérimenter quotidiennement.

Sur À la recherche de Beyrouth

« Originaire du Sud-Liban, où je suis né et où j'ai grandi, j'habite à Beyrouth depuis six ans. C'est en prenant en photo des natures mortes de manière tout à fait rudimentaire à l'aide de mon téléphone portable que mon attirance pour la photographie a émergé. Très vite, le désir s'est déployé, la figure humaine a pénétré mon cadre et je me suis concentré sur les portraits de mes proches et de mon entourage. Une fois à Beyrouth, mon regard et ma pratique se sont enrichis et se sont dirigés vers une recherche d'une certaine forme d'abstraction prise au vif du réel, un peu comme des images subliminales témoignant des situations auxquelles j'assistais. Par ailleurs, mon arrivée à Beyrouth a certainement contribué à développer un regard plus large sur la situation sociale et politique du Liban. N'étant moi-même partisan d'aucun des bords de la classe politique, que je considère comme sectaire et obsolète, je me tiens à distance et observe derrière mon objectif les bouleversements que vivent mes compatriotes, au gré des événements que traverse mon pays. Ainsi, depuis ce fameux 17 octobre 2019, date emblématique de ladite révolution, et au regard de la dernière année que vient de traverser Beyrouth, en tant que photographe attentif et alerte, l'élan d'immortaliser ces moments historiques s'est imposé à moi. J'ai suivi et conservé les

traces de ces moments à travers un regard aussi intime et impartial que possible.

Je ne considère pas mon travail comme étant du photojournalisme, même si de toute évidence il en a certains aspects. C'est pourquoi la sélection que je propose à l'Institut du monde arabe comporte des photographies prises lors de manifestations qui se sont déroulées dans le centre ville de Beyrouth. Je ne me considère pas entièrement engagé dans ce mouvement dit révolutionnaire. Si j'adhère à certains des slogans scandés par les quelques personnes réellement indépendantes qui ne constituent qu'une niche de la population, je ne peux que témoigner tristement de la récupération et de l'instrumentali-

sation de la majeure partie des manifestants qui ne sont pas encore prêts à radicalement abandonner et à se retourner contre les représentants de leur communautés respectives. Par ailleurs, je n'approuve certainement pas les positions et les représailles des forces de l'ordre qui ne sont, au fond, que les pions de nos dirigeants despotes et avides de pouvoir. C'est pourquoi, sur le terrain, je ressens la même empathie pour les manifestants que pour les lyncheurs, car je considère que les deux bords sont en réalité instrumentalisés de la même manière par des leaders irresponsables, dont l'intérêt n'est en aucun cas celui du peuple.

Aujourd'hui, entre la crise économique, la révolution, le Covid et récemment la fameuse explosion du 4 août 2020, l'élan de vie si caractéristique de la ville de Beyrouth est sauvagement abattu. Un vide teinté d'un voile mélancolique s'est posé sur la capitale, malgré les images de solidarité et de Phénix qui se relèvera toujours de ses cendres qui circulent dans les médias. Dans la continuité de mon témoignage constant et personnel des événements et de leurs répercussions sur la population, je suis animé par un profond désir de documenter cette période si particulière que vit en ce moment le pays livré à lui-même, sans aucune considération de la part de ses dirigeants. Le vide, les traces d'une vie passée, l'attente d'un lendemain, un présent en latence suspendu aux crochets d'un inconnu dont on ne sait plus quoi attendre. Esthétiquement, je repartirai à la recherche d'une certaine forme d'abstraction prise au vif du réel, un peu comme des images subliminales témoignant des situations auxquelles j'assiste actuellement. »

Nader Bahsoun

Nader Bahsoun, *À la recherche de Beyrouth*, ensemble de 6 photographies originales, tirées sur papier d'art, 50 x 70 cm. Signées et numérotées 1/7 par l'artiste, 2020-2021.

Donation Claude & France Lemand.

© Musée de l'Institut du monde arabe

Sara Chaar [États-Unis-Liban, 1985]

Empreinte 2. Immeuble 5103 Chahrouri, 2020

«*What remains on the walls* est le titre de ma dernière série de peintures, sur laquelle je suis en train de travailler. Je veux calquer des traces qui sont sur les murs de la ville de Beyrouth sur de grandes toiles (150 x 200 cm), réalisées dans la rue puis finalisées dans mon atelier.

J'ai passé mon enfance loin du Liban. Ma famille, comme tant d'autres, a émigré pendant la guerre civile. Découvrir mon pays à l'âge de 10 ans et voir les destructions, les murs meurtris de la ville et cette société d'après-guerre, a eu un grand impact sur moi. Et puis doucement, je me suis depuis habituée à ce « paysage urbain traumatisé », mais j'ai toujours gardé le souvenir du « premier regard ».

J'ai commencé à peindre à l'âge de 23 ans, et n'ayant pas grandi dans la capitale libanaise, c'est à cette même époque que je commençais à découvrir Beyrouth et à me découvrir en elle. Depuis, elle occupe une place importante dans la plupart de mes œuvres, notamment par des textures qui ressemblent aux murs de la ville.

Mes peintures sont abstraites, je m'engage physiquement dans la toile en la chargeant compulsivement de masses et de marques agressives qui expriment le chaos de mes

émotions. Ensuite, je travaille une technique de couche sur couche, en utilisant des outils de chantier (grattage, collage, ponçage), laissant apparaître des transparences qui révèlent les strates de mon geste. Dans cette idée de strates, je me suis intéressée à celles existantes dans la ville de Beyrouth, pour confronter mon travail abstrait à des réalités concrètes autour de moi.

Une partie de mes empreintes aura pour but de saisir des traces du temps passé, comme ces murs impactés par les balles, les surfaces des constructions inachevées ou les maisons soudain abandonnées par des gens qui ont fui. Je suis attirée par ces immeubles squelettiques et moisissus qui se dressent comme des ruines, souvenirs de guerre au passé trouble, qui ont figé l'intensité des conflits et sont depuis restés figés dans ce temps.

.../...

Sara Chaar, ***Empreinte 2. Immeuble 5103 Chahrouri***,

Technique mixte sur toile, 152 x 208 cm, 2020.

Donation Claude & France Lemand.

© Musée de l'Institut du monde arabe



C'est avec ce projet que j'ai commencé à entrer dans de vieux édifices abandonnés et j'ai été très frappée par cet impact de l'instant. Dans ces lieux, il n'est pas rare d'y trouver des photos de famille, une liste de course, une poupée ou un vieux portefeuille. L'instant de l'abandon ou de la fuite est figé par ces traces, puis d'autres traces nous révèlent une chronologie de l'histoire de ce lieu, une maison familiale beyrouthine parfois devenue un repère de miliciens taguant l'emblème de leur secte et récemment l'abri de certaines familles de réfugiés syriens ne sachant où aller.

Aujourd'hui, de nombreuses constructions luxueuses apparaissent sur des endroits au passé cauchemardesque. Dessous, il y a parfois des fosses communes dont personne ne parle ou ne veut parler et qui contiennent certainement des victimes parmi les 17 000 disparus de la guerre civile.

Il n'est pas rare de voir pourrir des maisons qui étaient des bijoux architecturaux et qui aujourd'hui menacent de s'effondrer, des maisons datant de l'époque ottomane juxtaposant des buildings d'acier de 50 étages.

Parmi mes empreintes, l'exemple le plus récent sur lequel je travaillerai est l'explosion du 4 août dernier qui, en un instant, a soufflé les immeubles en gravats, en éclats de verre et a brisé des vies. L'intensité de cette explosion a créé tellement de marques, qui viennent s'ajouter à celles du cycle des guerres passées, qu'il en devient parfois difficile de les différencier entre elles. En quelques minutes, la ville s'est retrouvée impactée d'une brutalité qui va à nouveau laisser ses stigmates pour les décennies à venir.

Les murs de Beyrouth, plongés dans une intense destruction/construction, me touchent tout autant dans leur matérialité que dans ce qu'ils nous révèlent sociologiquement. Ils sont des porteurs d'histoire et expriment également le pouls actuel de ses habitants.

Je prendrai les empreintes de certains détails, tel un dessin d'enfant, une vieille pierre sous du nouveau ciment, des décennies d'affiches accumulées, un slogan révolutionnaire ou un tuyau attaqué par la rouille. Dans les rues, je cherche les textures d'un mur qui me touchent et j'apporte tout mon matériel de peinture pour commencer l'empreinte. Je suis ensuite confrontée aux bienveillances ou réticences des voisins qui veulent comprendre ma démarche. Rencontrer ces lieux, c'est m'immerger dans les rues si contrastées et sectairisées de Beyrouth, confronter mon identité à ces lieux variés et faire mon travail de mémoire.

J'ai grandi dans une famille attachée à sa confession et avec une vision politique très subjective, comme beaucoup d'autres familles au Liban. Le sujet de la guerre n'a pas été ni abordé ni enseigné dans ma scolarité. Ayant grandi aux

Caraïbes puis dans une société libanaise d'après-guerre, pleine de rancœur et fragmentée, tout mon travail artistique est relié à ce flou identitaire et également à ma condition de femme dans cette société patriarcale, et c'est grâce à la peinture que j'ai trouvé le médium pour exprimer ces questionnements intimes et d'identité. Tout ce projet est un témoignage visuel qui me permet de me mettre en mouvement, de faire le pont entre ma poésie et la réalité qui m'entoure, de découvrir des lieux qui me racontent une histoire qui m'appartient et que je veux retranscrire dans mes toiles.

Je sens le besoin de me placer dans ces lieux pour les documenter avec des empreintes, non seulement en tant qu'artiste mais aussi en tant que citoyenne libanaise, reconstituant symboliquement la ville dans ma peinture. Dans l'oeuvre, derrière l'abstraction émerge un récit social, en confrontant le spectateur à des histoires familiales de la vie contemporaine qui sont rendues réelles et concrètes, grâce à mon sens personnel de l'esthétique. Je prévois également de documenter tout le travail par une série de photos et d'interviews avec le voisinage de ces lieux.

L'importance de documenter ces murs se situe dans l'impact sociopolitique que cela a dans notre société du point de vue d'une jeune génération d'après-guerre. Mon ambition est de créer un témoignage intimement conceptualisé de l'histoire de la ville, en utilisant les souvenirs qui restent sur les murs. »

Sara Chaar

Ieva Saudargaitė Douaihi [Lituanie-Liban, 1988]

Le Dernier Temps, 2020

Ieva Saudargaitė Douaihi est une artiste visuelle libano-lituanienne basée à Beyrouth. Elle a grandi entre la Lituanie, les Émirats arabes unis et le Liban. Elle a étudié l'architecture à l'Université américaine du Liban à Byblos et à l'École spéciale d'architecture de Paris. Exposition personnelle : « Sad Sun », La Vitrine, Beyrouth, 2020. Depuis 2018, a participé à de nombreuses expositions collectives, à Washington, New York, Londres, Beyrouth, Birmingham, Paris...

Sur Le Dernier Temps

« La photo, prise lors d'une tempête de sable qui enveloppait la ville de Beyrouth d'une brume jaune, montre un homme

seul plongeant avec abandon dans une mer Méditerranée floue, la même mer qui a englouti l'essentiel de l'énergie de l'explosion du 4 août, ainsi que les autres tragédies et les secrets de cette ville. La vie au Liban était souvent ressentie comme une réalité suspendue et cela ne peut pas être plus vrai aujourd'hui. Après l'explosion, j'ai eu l'impression que le temps s'était arrêté et il pourrait s'écouler longtemps avant qu'il ne recommence à fonctionner. »

Ieva Saudargaitė Douaihi



Ieva Saudargaitė Douaihi, *Le Dernier Temps*, photographie sur mousseline, 145 x 215 cm, 2020. Donation Claude & France Lemand. © Musée de l'Institut du monde arabe

Tarek Elkassouf [Liban-Australie, 1985]

Yalla Tnâm, Yalla Tnâm (Dors mon enfant, dors), 2020 -2021

Designer et sculpteur libanais, **Tarek Elkassouf** vit entre Beyrouth et Sidney. Il réalise des sculptures, des pièces uniques et des installations.

Son approche, à la croisée de l'art et du design, englobe toutes les échelles, de celle de la ville et de ses bâtiments à celle des intérieurs, des meubles et des objets de collection. Lauréat à de nombreuses reprises de prix prestigieux, il a

spécialisé son studio dans l'artisanat de détail et le design innovant.

Sur *Yalla Tnâm, Yalla Tnâm*

« *Yalla Tnâm, Yalla Tnâm (Dors mon enfant, dors)* est l'expression d'un drame, celui de la chute de Beyrouth dans l'absurde.

Le 4 août, Beyrouth a été touchée dans son cœur architectural et social ; celle qui fut une capitale vibrante et passionnée s'est transformée pour toujours dans le regard des Libanais. Rien n'a plus de sens.

Une berceuse traditionnelle libanaise, chantée par Fayrouz, a inspiré cette sculpture, un hommage à Alexandra, 3 ans, et Isaac, 2 ans, fauchés par l'explosion du port. Les paroles et la mélodie ne sont que douceur, mais c'est pour mieux les bercer sur le chemin de leur repos éternel : *"Oh Lina, prête-nous tes coupes, pour laver les vêtements de Rima et les accrocher aux branches du jasmin."*

Ces coupes s'entrelacent, petites caravelles estropiées qui voguent sur la destruction et accompagnent maladroitement les âmes de deux enfants. Leurs entrecroisements, fragmentés et chaotiques, n'accueilleront plus jamais l'eau purificatrice des sources du Liban, pour mieux garder en mémoire le souvenir de la destruction.

Il est arrivé le temps de l'attente, respirer à nouveau le parfum du jasmin. »

Tarek Elkassouf

12



Tarek Elkassouf, *Yalla Tnâm, Yalla Tnâm (Dors mon enfant, dors)*, sculpture en cuivre, 200 x 75 x 25 cm.
Donation Claude & France Lemand.
© Musée de l'Institut du monde arabe

Hala Ezzeddine [Liban, 1989]

Beyrouth 1, 2020

Hala Ezzeddine, aînée d'une famille de neuf enfants, est née en 1989 à Ersal, un village situé à la frontière du Liban et de la Syrie. Elle a obtenu une maîtrise en arts plastiques à l'Université libanaise en 2014. De 2011 à 2016, elle enseigne le dessin aux enfants d'une école publique d'Ersal, parmi lesquels se trouvaient de nombreux réfugiés, dont les familles avaient fui le conflit civil syrien. Elle vit et travaille à Beyrouth depuis 2018.

Observatrice sensible de son environnement, elle peint les paysages de sa région natale et surtout les portraits poignants des enfants qui travaillaient dans ses classes, puis de ceux, anonymes, qu'elle croise dans les rues, parmi les plus démunis (*Shahd*, 2020). Chaque enfant au visage triste témoigne, dans ses toiles, de la misère humaine, de la désolation, sans pour autant céder au misérabilisme. Suite aux explosions du 4 août 2020, elle a peint les paysages urbains chaotiques de Beyrouth (*Beyrouth 1*, 2020).

L'écriture picturale d'Hala Ezzeddine est expressionniste, furieusement expressionniste. En regardant ses toiles, exécutées à larges coups de brosse rageurs, aux couleurs vives et contrastées, où le sujet se détache sur un fond d'une neutralité abstraite, le spectateur peut penser à ce mot de Gary Snyder dans son entretien avec Jim Harrison, *Aristocrates sauvages* : « L'Art n'advient que si on laisse le sauvage y entrer. »¹ Il peut aussi voir dans cette artiste une héritière de Kokoschka et plus encore d'Emile Nolde et de Soutine. Son énergie féroce traduit le chaos qui l'entoure. Pourtant, parfois, la palette s'assagit en un camaïeu de gris, le dessin l'emporte au point de rappeler certains portraits de Giacometti (*Ahmad A*, 2017, prix des jeunes talents au Salon d'Automne du musée Surssock 2018).

Hala Ezzeddine a participé à plusieurs expositions collectives au Palais de l'UNESCO de Beyrouth (sérigraphies, 2008), à l'ONG Talia Charity (2011) et personnelles, à la ga-



lerie Agial (2019) et à la Saleh Barakat Gallery (2020). Elle a été lauréate du Prix Boghossian (2015) et du Premier prix Génération Orient (2016) qui couronne le meilleur artiste de l'année.

Thierry Savatier, juillet 2021

1. Jim Harrison et Gary Snyder, *Aristocrates sauvages*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Matthieu Dumont, Wildproject Editions, 2011

Hala Ezzeddine, *Beyrouth 1*,
acrylique sur toile,
170 x 197 cm, 2020. Donation
Claude & France Lemand.
© Musée de l'Institut du monde arabe

Marc Guiragossian [Berlin - Liban, 1995]

Sans titre, 2017



14

Marc Guiragossian est né en 1995 à Beyrouth. Il est issu d'une lignée d'artistes : son père et mentor, Emmanuel Guiragossian, est un peintre important et son grand-père Paul fut l'un des artistes libanais majeurs du xx^e siècle. Elevé dans cet environnement familial exceptionnel, Marc forme son regard. Sans doute est-il autodidacte, mais de cette filiation d'autodidactes doués qui, de Gustave Courbet à Pablo Picasso, nourrissent leur imaginaire en parcourant les musées partout où ils se trouvent et font leur apprentissage de la tradition en copiant les grands maîtres et en s'immergeant dans les bibliothèques d'ouvrages d'art. Dès onze ans, il visitait les musées de l'Allemagne où ses parents s'étaient réfugiés après le conflit de 2006. Plus tard, ce sera Londres. Il se partage d'ailleurs aujourd'hui entre Berlin, Beyrouth et la capitale britannique.

Son univers pictural se révèle très personnel. Certes, il s'inscrit dans la mouvance néo-expressionniste figurative, mais il faut observer attentivement ses peintures pour en comprendre la complexité. Au premier abord, le spectateur est frappé par une palette des plus vives, des juxtapositions de chromatismes hardis, un pinceau furieux et ample, une vo-

lonté de déstructurer et restructurer la figure humaine, puisque les portraits forment sa thématique principale, avec une certaine prédilection pour les anges.

Car, derrière la fougue spontanée du geste, l'absence apparente de carcan normatif, des compositions qui tutoient l'abstraction sans jamais s'y échouer, une esthétique vibrante, l'artiste dissimule une étonnante connaissance de la tradition. Il a compris que l'on ne peut transgresser celle-ci qu'en la connaissant bien. A l'image de Francis Bacon ou du Picasso des années 1950, il réinterprète des tableaux célèbres ou emprunte aux peintres qu'il admire quelques éléments singuliers. Observer ses toiles devient, pour un historien de l'art, un exercice d'autant plus séduisant que Marc Guiragossian brouille les pistes en jouant sur les titres qu'il leur donne. Ainsi, *The Angel* (2015, Vente Bonhams, 2016) est-il une réécriture de *Léda et le cygne* de Léonard de Vinci et *Grace* (2015, Nadia Boulos Auctions, 2020) une réinterprétation de la *Madone à l'œillet* du même maître. Quant aux mains d'une longueur démesurée que l'on retrouve dans beaucoup de portraits, elles ne sont pas sans rappeler celles chères au Gréco.

À vingt-six ans, ce jeune artiste virtuose qui ne néglige pas de lire Jung et Nietzsche, a déjà connu les expositions collectives (Galerie Gegenwart, Karlsruhe, 2008 ; musée Paul Guiragossian, 2014 ; Beirut Art Fair, 2015), mais aussi personnelles : *The Gallerist* (Beyrouth, 2015), la galerie Colnaghi (Londres), Mark Hachem (Beyrouth et Paris). Ses toiles figurent également aux catalogues des ventes publiques.

Thierry Savatier, juillet 2021

Marc Guiragossian, *Sans titre*,
huile sur toile,
150 x 130 cm, 2017. Don de l'artiste. Fonds
Claude & France Lemand.
© Musée de l'Institut du monde arabe

Aéroport. Salle d'attente, 2017

Yazan Halwani est né à Beyrouth en 1993. On le considère aujourd'hui comme le meilleur artiste urbain du Liban ; certains média l'ont surnommé « le Banksy de Beyrouth », mais au-delà de son talent de graffeur, il est aussi devenu un peintre à part entière. Sa carrière est pour le moins atypique. Autodidacte, son goût pour l'art urbain lui est venu du hip-hop français qu'il écoutait à l'adolescence, où le sujet était souvent abordé. Il réalisa ses premiers dessins (le tag de son prénom) sur les murs de Beyrouth à 14 ans, alors qu'il était encore élève du Grand Lycée Franco-Libanais d'Achrafieh. Ces premiers balbutiements lui firent prendre conscience de la relation qu'un artiste pouvait entretenir avec l'espace public (dont les murs étaient le plus souvent envahis d'affiches électorales) et les habitants qui y vivaient ; il voulut donc, à la place des visages du personnel politique nécessairement clivants, proposer au public des images fédératrices autour desquelles les Libanais pourraient culturellement s'identifier. En 2010, son oncle lui offrit un ouvrage sur la calligraphie. Cette découverte exerça une grande influence sur son esthétique, car c'est à partir de cette date que s'affirme son style, facilement reconnaissable, où s'assemblent en harmonie portraits, calligraphie arabe et figures géométriques orientales.

Yazan Halwani couvre les immeubles (avec l'autorisation des propriétaires) d'icônes. Il commença, en 2009, par Samir Kassir, historien et journaliste libanais assassiné en 2005 dans un attentat à la voiture piégée. En 2009, il peignit le portrait de Fayrouz sur les murs d'une petite rue

ascendante de Gemmayzé, qui lui valut la notoriété. Il réalisa aussi le portrait de la chanteuse Sabah à Hamra, celui de l'écrivain Khalil Gibran, du poète palestinien Mahmoud Darwish (vandalisé, et que l'artiste peignit une nouvelle fois, mais en Tunisie), de la chanteuse syro-égyptienne Asmahan. Son œuvre ne se réduit toutefois pas à la représentation de célébrités du monde culturel. On lui doit aussi, notamment, le portrait d'un vieillard sans abri, Ali Abdallah, populaire dans son quartier, qui mourut de froid un hiver dans les rues de Beyrouth. La nature emblématique, même à l'échelle d'un quartier, génératrice d'une identité culturelle nationale commune dénuée de tout sectarisme religieux ou politique, unit ces icônes. L'art se substitue aux slogans et aux querelles. En cela, la démarche de l'artiste est subversive, engagée et c'est parce que le peintre entend préserver son indépendance vis-à-vis des pouvoirs publics et économiques qu'il décida d'obtenir un diplôme d'ingénieur en informatique à l'Université américaine de Beyrouth et un MBA à l'université de Harvard, devenant consultant en télécommunication et spécialiste de la finance.

Aujourd'hui, son travail lui permet de diversifier sa création. Aux « calligraphies », comme il aime nommer ses peintures de rue, s'ajoutent les toiles peintes en atelier, qui furent exposées au printemps 2021 à la galerie Agial (Beyrouth). Dans ses tableaux, figuratifs, réalistes et quasi monochromes, comme *Attente* (2019) ou *Le Départ* (2021), l'artiste traite de scènes de la vie quotidienne des Libanais expatriés, perçus et conçus par les pouvoirs publics comme des « produits d'exportation ». Là encore, l'approche est subversive.

15



Les œuvres urbaines de Yazan Halwani ont été publiées dans la presse internationale (*The Guardian*, *The New York Times*...). Elles ont été exposées aux États-Unis, en France, en Allemagne, à Singapour, au Liban, en Jordanie, dans les Emirats Arabes Unis, en Tunisie et en Côte d'Ivoire. Elles sont conservées dans des collections publiques et privées (IMA, Paris ; Barjeel Art Foundation, E.A.U. ; KA Collection, Liban). Leur caractère, emblématique du décor beyrouthin, est désormais validé : ce n'est pas un hasard si le peintre Khaled Takreti a choisi de représenter deux de ses œuvres murales (Fayrouz et Sabah) dans sa toile *Beyrouth* (2020).

Thierry Savatier, juillet 2021

Yaza Halwani, *Aéroport. Salle d'attente*,
Acrylique sur toile, 200 x 180 cm, 2020.
Don de l'artiste. Fonds Claude & France Lemand.
© Musée de l'Institut du monde arabe

Ruines intemporelles, 2020

Sur Ruines intemporelles

« Composée de 36 ensembles de lettres, représentant la totalité du texte en arabe de la chanson d'Asmahan *Layâli l-Unsi fî Vienna*, soit plus de 1000 lettres en résine, des pièces uniques faites et enfilées à la main.

Ma famille et moi-même avons été témoins d'une guerre civile, de multiples invasions, occupations, d'assassinats et de multiples événements, le dernier étant l'explosion du port de Beyrouth du 4 d'août 2020. Le pays que nous connaissons est en état de délabrement, figé dans le temps, entre des instants de progrès et de régression. L'histoire parle de Beyrouth, une capitale détruite et reconstruite sept fois.

À une époque où l'Occident est perçu par la nouvelle génération comme unique espoir pour un meilleur avenir, comment percevons-nous notre patrimoine culturel lorsqu'il devient représentatif d'une multitude de conflits ?

Le projet proposé met en valeur le patrimoine perdu et détruit du Liban. J'ai choisi de déconstruire la chanson *Layâli l-Unsi fî Vienna*, paroles et musique de Farid Al-Atrache, interprétées en 1944 par sa sœur la célèbre chanteuse Asmahan, en la réduisant à un simple flux de lettres. La chanson porte en elle l'identité du monde arabe, tout en fantasmant sur Vienne, la capitale d'une Autriche impériale.

Mon projet *Ruines intemporelles* met non seulement en lumière les répercussions de ce cycle interminable de des-

tructions et de reconstructions, mais matérialise également la perte de notre héritage, réduit à une forme, une image présente mais abandonnée, dans le contexte d'une société contemporaine.

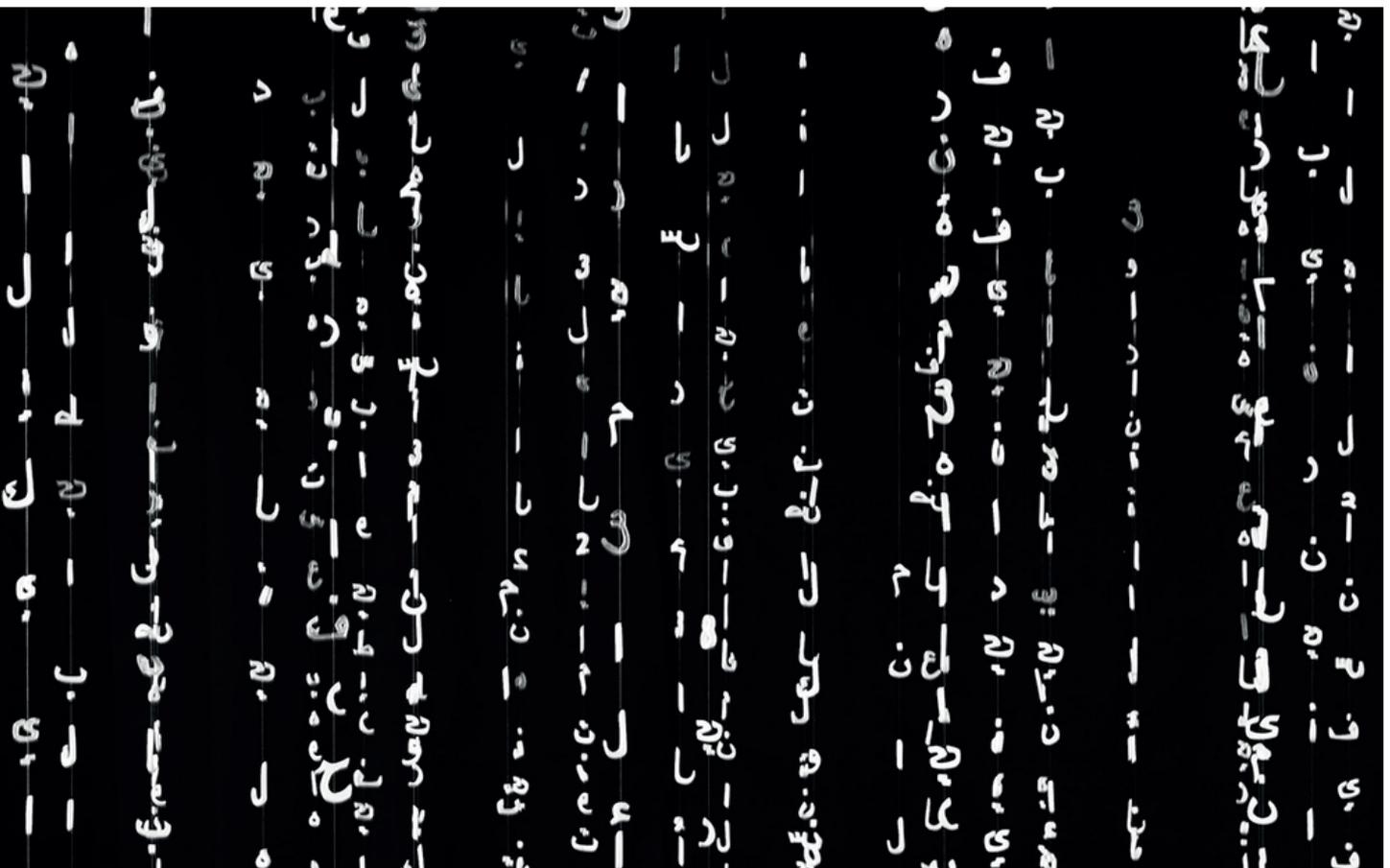
Promenez-vous autour de l'installation. Les lettres apparaissent dans leur contexte, puis se déforment ; elles apparaissent puis disparaissent, de la même manière que notre patrimoine culturel évolue constamment, se déplace, disparaît et resurgit.

Les mille lettres de cette installation sont des pièces uniques, que j'ai fait fabriquer traditionnellement à la main, pour mettre en valeur la touche humaine et la matérialité de mon projet et souligner l'idée que le patrimoine culturel est un produit de l'humain.

Le choix de la chanson d'Asmahan à la gloire d'une culture occidentale, revient à l'idée que l'héritage culturel devient représentatif de l'actualité sanglante, poussant ainsi toute une génération à s'éloigner et aller vers des cultures occidentales comme moyen d'évasion.

Elias Nafaa

Elias Nafaa, *Ruines intemporelles*, installation lettriste, 300 x 280 x 280 cm, 2020. Donation Claude & France Lemand. © Musée de l'Institut du monde arabe



News from Home, 2020

News from home vise à exprimer un sentiment de solitude, d'itinérance, de frustration et de désespoir. La vidéo nous entraîne dans un voyage autour de la ville de Barcelone, où une jeune libanaise dérive sans but, alors qu'elle tente, avec une certaine distance, de s'acclimater à son lieu de résidence. Dérivant d'un quartier à l'autre sans destination précise, non sans rappeler les promenades des flâneurs, elle disparaît derrière la caméra pour laisser place à l'espace. Les plans longs et lents de vues citadines et de paysages urbains sont accompagnés d'une voix off, le récit intime et personnel d'une autre jeune femme libanaise, vivant actuellement à Beyrouth. Elle partage ses événements quotidiens, ses expériences ainsi que ses sentiments sur une ville en décomposition. À travers son histoire personnelle, nous dévoilons un moment de l'histoire qui a touché tout le pays ce 4 août 2020.

Un dialogue s'installe entre le visuel et le son, le récit de quelqu'un à Beyrouth auquel répond le récit de quelqu'un qui s'est échappé à Barcelone. Les deux villes deviennent les principaux protagonistes. L'une, à travers les histoires quotidiennes, à la suite d'un traumatisme récent, de troubles politiques, d'un effondrement économique et d'une émigration massive ; et l'autre, à travers des images d'un semblant de normalité, d'une ville en pleine fonction, de ses habitants vivant, souriant, parlant, allant au travail et poursuivant leurs corvées et tâches quotidiennes, sans avoir à assister à l'effondrement d'un pays en direct, ou via un écran de téléphone portable.

Sur *News from Home*

« Le 4 août dernier, j'ai soudainement commencé à recevoir des appels et des messages de personnes me demandant si ma famille et mes amis allaient bien. Je n'ai pas tout de suite compris ce qui se passait. J'ai rapidement tapé "Liban" sur Google à partir de mon téléphone et alors que je lisais les gros titres, mon cœur s'est mis à battre fort dans ma poitrine. J'ai appelé ma famille, ils étaient tous en vie. Certains ont perdu leurs maisons. J'ai appelé mes amis, les rares qui n'ont pas encore quitté le pays. Ils étaient en sécurité. Mais tout le monde était sous le choc. Je pense ne pas avoir compris l'impact de ce qui s'est passé avant d'ouvrir les réseaux sociaux. Puis j'ai vu les photos, les vidéos, les histoires, les réactions. Alors que plus d'informations commençaient à émerger, je suivais la destruction rapide de ma ville sur ce petit écran, à des milliers de kilomètres, à partir de mon lit. Je me sentais inutile. Je ne pouvais m'arrêter de visionner et re-visionner cette explosion.

Puis est venue l'heure de sortir le chien. Quelle gifle au visage! J'étais là, j'étais en sécurité et même si j'avais l'impression que la vie s'était arrêtée pour moi, tout suivait son cours autour de moi. Ma ville a été détruite, mon peuple a été tué, mais entre-temps, je devais encore sortir le chien ?

.../...

17

Layal Nakhlé, avec la participation de Malak Mroueh, *News from Home*, vidéo de 77', 2020. Donation Claude & France Lemand. © Musée de l'Institut du monde arabe



Qu'est ce que c'est la mémoire?

Ma routine semblait tellement ridicule. Tout semblait si futile à ce moment-là. J'ai pris le chien, je suis allée au parc, je me suis assise sur un banc et j'ai continué à regarder les photos et vidéos en ligne. Alors que les larmes coulaient sur mes joues, je pouvais voir des gens en arrière-plan jouer avec leurs chiens, avec leurs enfants, des jeunes qui rigolaient et s'enamouraient, des vieux lisant le journal et profitant de la chaleur de l'été. Je pouvais voir la vie se dérouler derrière mon téléphone, tandis que sur l'écran que ma main tenait juste devant mes yeux, les libanais cherchaient leurs proches sous les décombres de ma ville à présent détruite.

La superposition des deux images (Beyrouth au premier plan et Barcelone en arrière-plan) était si étrange. Mon corps était ici, à Barcelone, dans un environnement sûr où malgré le corona, les gens allaient bien (du moins, comparé au Liban). Mais mon esprit était là bas. Et personne d'autre autour de moi ne semblait se soucier de ce qui était en train de se passer. Alors que c'est tout ce à quoi je pouvais penser. J'étais coincée sur mon téléphone, faisant défiler mon pouce nerveusement, à plusieurs reprises en haut de mon flux pour qu'il soit constamment mis à jour. La négligence des gens autour de moi m'était très angoissante. J'ai réalisé que je n'étais pas encore prête à sortir. Je ne pouvais tout simplement pas faire partie physiquement d'un environnement qui n'avait pas été soumis à un tel choc. Je suis rentrée chez moi et suis restée dans mon lit jusqu'à ce que je puisse commencer à faire sens de ce qui s'est passé. Les tâches quotidiennes devenaient si insignifiantes, les courses que je devais faire me semblaient si futiles; Je ne comprenais pas comment je pouvais cuisiner, faire ma lessive ou aller faire les courses alors que dans mon pays les gens se mobilisaient pour trouver les derniers survivants, distribuer de la nourriture, apporter un soutien mental. Ils nettoyaient la ville en pleurant les morts, et j'étais là, faisant la queue au supermarché avec du papier toilette dans une main, un kit kat et du dentifrice dans l'autre.

Outre ma famille, mon amie Malak a été mon lien direct avec les événements. Malak et moi nous sommes rencontrées à l'université en 2011. Et alors que la plupart de nos amis ont quitté le pays, Malak, elle, a pris la décision de rester. Malak est de ces gens qui portent un amour inconditionnel à la ville de Beyrouth, ce type d'amour destructif que beaucoup ne comprennent pas.

Elle m'envoyait des notes vocales, me donnant des nouvelles des gens que nous connaissons, des endroits où nous allions ; elle me parlait de sa colère, de sa tristesse, des bruits de la ville détruite et du deuil de ses habitants. J'étais dans Barcelone pour essayer de comprendre ce qui s'est passé, pendant que je recevais ses notes vocales me racontant comment elle faisait face à la situation de son côté ; et sa voix se mêlait aux sons de mon environnement, et je l'écoutais parler de cette petite fille qui a perdu la vie dans mon oreille droite à travers mon téléphone, tandis que dans celle de gauche j'entendais deux adolescents se plaindre de ne pas pouvoir aller à cette fête dans le sud de la ville. Cette situation était aussi étrange que troublante. Ce sont ces expériences qui ont inspiré ce travail.

Layal Nakhlé

INSTITUT DU MONDE ARABE

DIRECTION DE LA COMMUNICATION, DE LA STRATÉGIE ET DES RELATIONS EXTÉRIEURES

Grégory Fleuriet

Responsable des partenariats médias

Mérial Kettani-Tirot

01 40 51 39 64

mkettani@imarabe.org

Contacts presse:

Presse française et internationale

Eléonore Grau

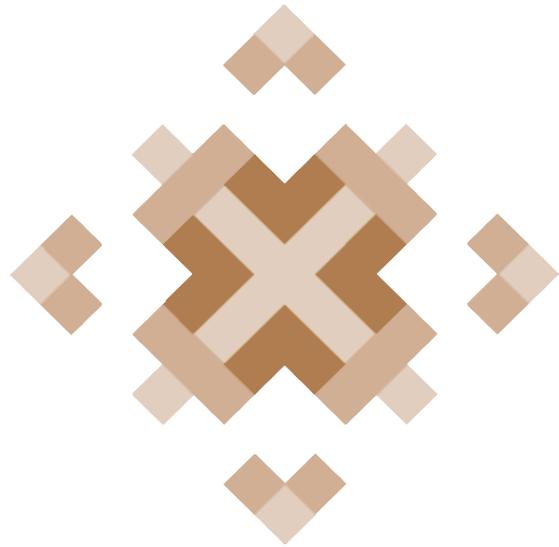
01 40 51 38 62 / 06 60 03 48 68

egrau@imarabe.org

Presse arabe

Maïa Tahiri

emailglobart@gmail.com



INFORMATIONS PRATIQUES

Institut du monde arabe

1, rue des Fossés-Saint-Bernard
Place Mohammed V – 75005 Paris
01 40 51 38 38 / www.imarabe.org

Musée de l'Institut du monde arabe

Niveaux -2 /-1 (entrée par le rez-de-chaussée)
Du mardi au vendredi de 13h à 18h, les samedis,
dimanches et jours fériés de 10h à 19h
Fermé le lundi
Plein tarif : 10 € / Réduit 8 € / 18-25 ans : 5 €
/ -18 ans: gratuit

Rejoignez l'IMA sur les réseaux sociaux



L'EXPOSITION "LUMIÈRES DU LIBAN" A ÉTÉ RÉALISÉE AVEC LE SOUTIEN DE :



